Document généré le 29 juil. 2025 03:39

Bulletin d'histoire politique

Les Franco-Américains dans la guerre : patriotisme et survivance

Daniel Déry

Volume 8, numéro 2-3, hiver 2000

L'histoire militaire dans tous ses états

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1060207ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1060207ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Déry, D. (2000). Les Franco-Américains dans la guerre : patriotisme et survivance. *Bulletin d'histoire politique*, *8*(2-3), 205–219. https://doi.org/10.7202/1060207ar

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les Franco-Américains dans la guerre : patriotisme et survivance

•••

Daniel Déry*

Quelqu'un a déjà dit, en voulant sans doute faire un paradoxe, que l'immigration canadienne-française aux États-Unis avait commencé avec la fondation de Québec par Champlain en 1608. Bien qu'il soit exact que des Canadiens français sillonnèrent l'Amérique du Nord dès le début de sa colonisation, le corollaire de cette mobilité naturelle est que l'on estime aujourd'hui à près de 900 000 le nombre d'entre eux qui ont émigré aux États-Unis de 1840 à 1930, poussés par le chômage des villes et la misère qui sévissait alors dans les campagnes du Québec. Ils s'établiront principalement en Nouvelle-Angleterre, là où l'industrie manufacturière américaine, en pleine expansion, exigeait une main-d'œuvre abondante mais peu qualifiée. Ces Canadiens français se regrouperont dans les *Petits Canadas*, ces quartiers des villes industrielles où ils ont pu détenir, pendant plusieurs décennies, une masse critique suffisante leur permettant de structurer une société originale, gravitant autour de quatre pôles principaux : la paroisse, l'école bilingue, la presse d'expression française et la mutuelle d'assurance.

Émigration nette du Québec vers les États-Unis (approximative) 1840-1940

Décennie	*Immigration*	*Décennie*	*Immigration*
1840-1850	35 000	1890-1900	140 000
1850-1860	70 000	1900-1910	100 000
1860-1870	—	1910-1920	80 000
1870-1880	120 000	1920-1930	130 000
1880-1890	150 000	1930-1940	—
	Total	1840-1940	900 000

Source : Yolande Lavoie, « Les mouvements migratoires des Canadiens entre leur pays et les États-Unis au XIX[e] et XX[e] siècles : Étude quantitative », dans Hubert Charbonneau (dir.), *La population du Québec : Études rétrospectives*, Montréal, Boréal Express, 1973, p. 78.

* L'auteur est diplômé en histoire de l'UQAM.

Considérés par les uns comme traîtres à la nation canadienne-française, et par les autres comme victimes des conditions socio-économiques d'une époque difficile, ces immigrants, surtout en raison de leur docilité en tant que main-d'œuvre, se verront même affublés du vocable de « Chinois de l'Est » par certains détracteurs américains. Dans ces villes manufacturières buveuses de sueur, les Franco-Américains se sont cependant vite adaptés à leurs nouvelles conditions de vie. Mais la dichotomie survivance-intégration s'installe dès le départ et reste pendant longtemps une pomme de discorde entre les différents membres de ces communautés. Ces tiraillements sont d'ailleurs très bien illustrés par la célèbre affaire de *La Sentinelle*[1]. Que conserver de l'héritage des pères tout en s'adaptant au mode de vie américain ? Comment être fidèle aux traditions tout en visant à l'ascension économique ? Ces questions se régleront d'elles-mêmes, puisque des événements extérieurs contribueront à déstructurer les communautés franco-américaines de la Nouvelle-Angleterre. La Première, mais aussi la Deuxième Guerre mondiale, seront autant d'occasions pour eux de démontrer une totale loyauté envers les États-Unis, mais ces bouleversements majeurs serviront en même temps d'éléments accélérateurs vers l'assimilation.

Les Canadiens français et les guerres américaines

La participation de Canadiens français, ou de personnes d'origine canadienne-française, à différentes manifestations militaires aux côtés des Américains remonte toutefois bien avant le Deuxième Conflit mondial. Déjà, on en retrouve des traces pendant la formation même des États-Unis. Dès la guerre d'Indépendance, on estime que de 125 à 150 Canadiens français, qui se sont rangés du côté des rebelles, s'exilent après l'échec de l'invasion du Canada par les armées américaines en 1775-1776[2]. Le gouvernement américain leur octroie des terres dans le nord de l'État de New York, le long du lac Champlain. En 1789, l'État leur en concède d'autres, qui sont à l'origine des villages de Corbeau (Coopersville) et de Rouse's Point, nommé ainsi en l'honneur de Jacques Roux, vétéran de la guerre d'Indépendance. Beaucoup de Canadiens français, comme officiers ou soldats, dont plusieurs sous les ordres du colonel Hazen, ont combattu avec les leurs auprès de George Washington :

> On cite le nom d'un Canadien de Québec, Nugent, qui fut promu colonel d'un régiment de Boston. D'autre part, des centaines de Canadiens français se joignirent à l'expédition Arnold-Montgomery contre Québec (1775-76), d'où ils se retirèrent vers le Sud après l'échec de cette tentative d'invasion. Léon Bossue dit Lyonnais affirme qu'il y avait un régiment formé de Canadiens. Une compagnie de ces défenseurs de l'Indépendance américaine se distingua tout particulièrement à la bataille de Yorktown. Leur chef, le Capitaine Clément Gosselin, Canadien français, lui aussi, reçut à cette occasion, des louanges très flatteuses de Washington et de Lafayette[3].

Les religieux eux-mêmes attestent de leur présence dans les armées américaines. Un fut le tout premier aumônier nommé officiellement par le Congrès, sans égard à la confession religieuse. Le R. P. François-Louis Chartier de Lotbinière, Récollet du diocèse de Québec, fut désigné par le général Benedict Arnold le 26 janvier 1776, et ratifié par le Congrès en août suivant, pour servir comme premier aumônier du Premier Régiment du Congrès du colonel J. Livingston, incidemment composé surtout de Canadiens français.

Au cours de la guerre de Sécession, il semble y avoir une participation élevée de Canadiens français dans les armées américaines. Selon les différentes sources, entre 30 000 et 50 000 individus originaires du Québec ont été recrutés. L'abbé Beaudry, curé de Saint-Constant, déclarait en 1865, pendant une cérémonie funèbre, que 40 000 Canadiens français avaient fait partie des armées américaines et que 14 000 étaient morts en combattant[4].

Quelques noms célèbres ont été retenus, dont Calixa Lavallée, compositeur de la musique du *Ô Canada*[5], engagé comme cornettiste dans l'armée de l'Union. Il est sans doute le plus connu des Canadiens français de cette époque à avoir porté l'uniforme américain. D'autres, tels le journaliste Rémi Tremblay, ont fait de cette guerre le sujet de leur roman[6]. Le major Edmond Mallet représente cependant l'une des plus illustres figures de Canadiens français dans les armées américaines. Né à Montréal, il s'enrôla à vingt ans et participa à vingt-deux batailles. Laissé pour mort sur le terrain et sauvé *in extremis*, il deviendra pour le reste de sa vie le propagateur le plus zélé d'alors en ce qui concerne la religion catholique et la culture française en pays américain. Mais tous ne s'enrôleront pas pour se couvrir de gloire ou de médailles. Malheureusement, bien souvent attirés par les primes ou les fausses promesses d'agents américains qui leur font croire à du travail sur des fermes de Nouvelle-Angleterre, beaucoup de jeunes gens en quête d'aventures ou tout simplement d'argent vont s'enrôler comme volontaires[7], et plusieurs d'entre eux y laisseront même leur vie :

> On raconte encore comment à la désastreuse bataille de Cold Harbor, en Virginie les 1, 2, et 3 juin 1864, le 81ème régiment fut placé au premier rang de la mêlée. [...] Des centaines de jeunes Canadiens du 81ième régiment d'Oswego, des 96ième et 98ième régiments de Malone, Whitehall, Champlain et autres localités de la région du Lac Champlain, furent tués au cours de cette sanglante campagne[8].

On retrouve donc la trace de plusieurs Canadiens français tout au long du récit des conflits auxquels participèrent les Américains[9]. Le patriotisme franco s'affiche, entres autres, par la création de la Garde Lafayette en 1887 à Manchester, seule garde franco-américaine de l'US Army à être reconnue par le ministère de la Guerre. Mais c'est au tournant du siècle que se précise

la participation militaire. Adoptant alors le vocable de Franco-Américains[10], puisqu'ils sont installés à demeure aux États-Unis, ils s'identifieront désormais à la bannière étoilée. Durant la Première Guerre mondiale en 1917, à l'appel du président Wilson, près de 100 000 d'entre eux vinrent se mettre sous les drapeaux[11]. La Deuxième Guerre mondiale en intégrera tout autant.

Les Franco-Américains et le Second Conflit mondial

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, le chiffre des Franco-Américains enrôlés semble assez élevé. « Ils sont certainement 100 000 ces compatriotes qui ont répondu à l'appel de la patrie et qui se distinguent dans tous les corps militaires et sur tous les fronts de guerre[12]. » Pour une ville de 100 000 habitants comme Manchester au New Hampshire, à 40 % franco-américaine, on évalue autour de 5000 le nombre de Francos qui furent enrôlés dans l'armée, sur le total des 11 000 conscrits[13]. De ce nombre, plus de 150 jeunes Francos ne reverront plus leur ville.

Pour plusieurs Franco-Américains, servir la patrie est une façon de sentir qu'ils sont de véritables Américains. À l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste de 1941 à Fall River, Massachusetts, sont clairement expliqués les choix qui s'imposent aux Franco-Américains face à la guerre. Émile Lemelin, trésorier de l'Association canado-américaine, prononce un discours qui est resté célèbre depuis, et qui résume bien l'état d'esprit de l'époque :

> Il faut que notre patriotisme américain soit maintenu au-dessus de tout soupçon. Si les intérêts de la France, ou de tout autre pays, viennent en conflit avec les intérêts primordiaux des États-Unis, nous n'avons qu'un seul choix, et ce choix-là, il est inutile de le dire, est de défendre les intérêts de notre pays, de notre patrie américaine. Nous Franco-Américains, nous croyons à plus d'une culture, nous croyons à plus d'une langue, mais nous ne reconnaissons qu'un seul gouvernement, nous n'appartenons qu'à une seule patrie, nous ne vénérons qu'un seul drapeau. [...] Il faut, à tout prix, que ce principe se traduise dans la conduite de chacun d'entre nous, dans chacune de nos actions. [...] En notre qualité de premiers fils d'Amérique, ne sommes-nous pas les plus anciens Américains du pays ? [...] Coopérons avec notre gouvernement en tout et partout. Établissons comme un fait indéniable que nous ne sommes redevables à aucune puissance étrangère et que nous sommes américains avant tout. [...] c'est ainsi que nous nous montrerons dignes du titre de citoyen américain et, qui sait ? C'est peut-être ainsi que nous vengerons l'honneur et le prestige français. Je termine en vous donnant comme devise : Deux cultures, deux langues, mais un seul gouvernement, une seule patrie, un seul drapeau : le drapeau étoilé [14] !

On constate aisément qu'à l'époque, les journaux franco-américains publient des listes de militaires et soulignent avec ferveur les actions de ceux des leurs qui se distinguent d'une façon ou d'une autre. On multiplie les éloges et on salue les décorés, les blessés, les héros de toutes les façons,

hommes ou femmes. La plupart des centres franco-américains possèdent leur tableau officiel où sont inscrits les noms de ceux que l'on appelle affectueusement les *pioupious*. Les églises érigent toutes un *tableau d'honneur*, souvent installé sur leur parterre, où l'on retrouve les noms de chaque fidèle parti à la guerre. Dans certaines paroisses, on dresse même des *autels du sacrifice* à l'intérieur des églises, dédiés aux soldats en service, placés sous la protection de la Vierge Marie. Des messes sont offertes et des cérémonies sont organisées à l'intention des militaires. Durant le conflit, on reprend aussi une coutume qui fut instaurée lors de la Première Guerre mondiale, à savoir, les *Drapeaux de Service*, qui servent à indiquer le nombre de soldats sous les armes appartenant à une industrie, une ville ou une société. Parfois, c'est une famille qui suspend dans sa maison un petit drapeau où l'on retrouve le nombre de ses membres partis à la guerre. On indique ainsi le nombre des militaires partis par des étoiles bleues, et ceux décédés par des étoiles d'or.

De tous les Franco-Américains touchés durant ces années troubles, il en est qui attirent plus particulièrement l'attention, grâce à une habileté exceptionnelle ou à des actions méritoires. Parmi les plus célèbres, on retrouve Jean C. Garand, inventeur du Garand Rifle, le fameux fusil de l'armée américaine utilisé pendant la Deuxième Guerre mondiale[15], ainsi que le père oblat Armand Morissette de Lowell, Massachusetts, aumônier qui s'occupa des marins français en rade à Boston. Gaulliste de la première heure, et seul citoyen américain à devenir officier de la marine française, le père Morissette sera décoré de la Croix de Lorraine ainsi que de la Légion d'honneur[16]. Mais le plus connu de tous, et sans doute l'une des grandes figures mythiques de l'imaginaire militaire américain, est sans contredit le soldat René-Arthur Gagnon (1924-1979) de Manchester, au New Hampshire. Ce jeune Franco-Américain, employé de manufacture, et engagé dans la marine à 18 ans, participa à l'un des événements les plus significatifs de la Deuxième Guerre mondiale. Son unité débarqua en février 1945 dans l'île d'Iwo Jima, alors que sa compagnie reçut l'ordre de prendre un point stratégique de l'île, détenu par les forces japonaises. Au matin du 23, Gagnon faisait partie des fusilliers-marins, des Marines, qui hissèrent le drapeau des États-Unis sur le mont Suribachi. Trois des six soldats présents survécurent au feu nourri des Japonais, dont René Gagnon, soldat de 1re classe du 28e Régiment de Marine. L'île fut conquise après d'âpres combats, et au prix de plusieurs pertes de vies. Le photographe de l'Associated Press, Jos Rosenthal qui se trouvait sur place, croqua la scène sur le vif. Cette photo fit le tour de la terre et devint le symbole de la victoire des Alliés sur le Japon. Le sculpteur Félix G. W. de Weldon immortalisa le groupe dans le bronze, et ce statuaire sera proclamé par la suite le monument officiel du US Marine Corps à Washington. Cette image aura auparavant servi de catalyseur

au septième emprunt de guerre, dont Gagnon et ses compagnons allaient devenir les porte-parole. Elle a aussi été l'objet d'un timbre commémorant la victoire d'Iwo Jima. Dès son retour à Manchester, le marine Gagnon fut littéralement ovationné par ses compatriotes.

Tout au long des hostilités, on verra de jeunes Franco-Américains agir sur différents théâtres d'opérations à travers le monde. C'est ainsi que le 2 septembre 1945, les soldats Edmond Bourdon et Gérard Rhéaume étaient à bord du navire de guerre *USS Missouri*, lors de la signature de l'acte de capitulation du Japon, dans la baie de Tokyo, en présence du général Douglas MacArthur et de son état-major. Même si certains de ces faits peuvent nous apparaître comme étant le fruit du hasard, ils sont une source permanente de fierté pour la communauté.

En ce qui concerne les femmes, les autorités s'en remirent au volontariat, et elles ne participèrent pas aux combats. L'armée compte tout de même ses WAACs (Women's Auxiliary Army Corps) et la marine ses WAVES (Women Appointed for Voluntary Emergency Service). Il y a aussi les infirmières (ANCS), les SPARS, les WAMS, toutes appellations qui désignent des corps auxiliaires féminins. Plusieurs jeunes Franco-Américaines s'enrôlent dans ces différents services, quelques-unes se distinguant particulièrement, telle Mattie Pinette de Fort Kent dans le Maine, capitaine dans le corps des WACS, et qui deviendra grâce à son bilinguisme secrétaire personnelle du général Dwight Eisenhower.

Il serait plutôt téméraire d'envisager de mesurer exactement l'effort de guerre des Franco-Américains pendant toute la période des hostilités. Ce que nous pouvons voir cependant, c'est que tant au niveau humain que matériel, tous participèrent à la mobilisation du pays, aussi bien l'élite que la population en général. Dans un effort généralisé de quatre années, le clergé, les sociétés nationales et les journaux jouèrent un rôle de premier plan, pour s'assurer un maximum de publicité et de participation populaire. Que ce soit en répondant sans hésiter à la mobilisation dans les forces armées, ou encore en contribuant aux diverses campagnes du gouvernement américain (récupération de vêtements, vieux papiers, graisses de cuisine, recyclage de métaux utiles), chaque geste sera toujours fait dans le but sincère d'aider à la victoire de la patrie.

Un des exemples les plus frappants de mobilisation générale est la fameuse *campagne des fréteurs*. Dans la plupart des communautés franco-américaines, on achète des obligations de guerre. C'est l'occasion de démontrer concrètement une fidélité à toute épreuve envers le drapeau américain. Le département du Trésor met sur pied le War Savings Staff, une section du Bureau des Épargnes de Guerre affectée aux groupes d'origines étrangères. C'est que le gouvernement américain veut inciter tous les groupes ethniques

des États-Unis à soutenir l'effort de guerre, dans le but avoué qu'ils servent la patrie commune. Il avait déjà fait appel, entre autres, aux Grecs et aux Polonais pour l'achat de ces bons de guerre.

Cette approche démontre ici un changement d'attitude par rapport à la Première Guerre mondiale. Contrairement à ce qui s'était passé à l'époque, les autorités sollicitent maintenant la participation des différentes nationalités qui composent le pays. Elles tablent désormais sur la fierté des origines des groupes ethniques, plutôt que d'adopter le traditionnel comportement de méfiance envers tout ce qui est étranger. Le département du Trésor aura donc l'idée de faire participer la population franco-américaine en lui offrant, au départ, de financer à même l'épargne de sa collectivité un navire de transport marchand, un *Liberty Ship*. Le *Liberty Ship*, ou *fréteur*, est un cargo d'une longueur de 250 pieds qui jauge 10 000 tonnes. C'est un peu le produit du *big business* américain, formidable machine reconvertie à l'économie de guerre. Et cela a très bien fonctionné ; tant et si bien qu'en Franco-Américanie, *la campagne des fréteurs* restera sans aucun doute l'une des manifestations de patriotisme les plus importantes de cette période. Jamais événement américain n'aura pris une couleur aussi nettement franco-américaine.

En 1943, l'abbé Boire, de Manchester, s'allie au président de l'Association canado-américaine, Adolphe Robert, dans le but d'exposer un programme pratique de financement. Le titre officiel sera « New England Liberty Ships War Bond Drive sponsored by Franco-American Fraternal and Social Organisations ». Le tout se déroule en une dizaine de semaines, durant l'été de 1943. Des formules bilingues sont déposées aux différents points de vente de bons de guerre des centres franco-américains. L'objectif est de souscrire suffisamment d'argent afin de pouvoir acheter trois fréteurs de 2 millions de dollars chacun. En contrepartie, l'on pourra baptiser ces navires de noms franco-américains. Les Francos y voient là une occasion de contribuer d'une façon très positive à la visibilité de leur élément. « Quelques millions jetés dans la caisse nationale, non point anonymement, mais d'une façon éclatante, avec la marque très nette de leur origine, seront un argument puissant et qui balaiera beaucoup de préjugés[17]. » Les résultats seront au-delà des espérances, avec plus du double de l'objectif fixé : près de treize millions de dollars, pour six cargos arborant des noms franco-américains.

Du point de vue idéologique, la plupart des Franco-Américains suivent traditionnellement les principaux courants d'idées américains, évitant de se prononcer ouvertement et ménageant ainsi les susceptibilités. Pendant le Second Conflit mondial, ils ne font pas exception à cette règle, puisque dans une très large mesure ils se rangent derrière les politiques du président Roosevelt. Ils voudront surtout s'épargner les erreurs de la Première Guerre

mondiale, en évitant les trop grandes démonstrations d'attachement au Canada français, ce qui avait eu à l'époque l'heur de déplaire à certains Américains plus sourcilleux que d'autres. Ennemis des États totalitaires et contre le communisme, surtout parce qu'ils sont catholiques, ils seront isolationnistes avant l'attaque de Pearl Harbor, mais appuieront par la suite l'entrée en guerre des États-Unis. Bien qu'ils semblent donc généralement emboîter le pas à la politique extérieure américaine, on remarque tout de même une exception lors du plébiscite de 1942 sur la conscription au Canada. Il faut dire qu'une partie de l'élite franco-américaine soutient les Canadiens français sur ce qui allait déchirer une fois de plus le Canada, en polarisant les opinions d'après l'origine ethnique. L'élite prend clairement position : « Les Franco-Américains ont suivi avec un vif intérêt toute cette manœuvre plébiscitaire et on peut affirmer que presque tous partageaient le point de vue honnête, courageux et loyal de leurs frères du Québec[18]. » Comment pourrait-il en être autrement pour les chantres de la survivance qui entretiennent des liens étroits avec le Canada français ? « Les élites franco-américaines s'associèrent pleinement à l'attitude des Québécois, perçue en termes de survivance et de résistance à des mesures votées par une majorité anglophone[19]. » L'ardent défenseur de la survivance en terre américaine, l'abbé Adrien Verrette, fait remarquer que « Le Canada, et plus particulièrement la Province de Québec ont le droit de régler leurs problèmes politiques comme ils l'entendent. Cela n'est pas l'affaire des étrangers[20]. » Reprenant un article de *l'Indépendant* de Fall River, l'abbé Verrette ajoute :

> Les Canadiens français, qui sont probablement les seuls à posséder le sens du canadianisme intégral, sont fatigués de s'entendre dire qu'ils sont un peuple libre, alors qu'en réalité, ils sont contraints à chaque détour de se soumettre aux exigences outrées de la métropole britannique. [...] Ils en ont assez de se faire traiter chez eux comme des inférieurs, par d'autres soi-disant Canadiens qui n'ont jamais été que des Anglais impérialistes[21].

On remarquera surtout que ce sont ceux qui parlent encore le français qui se sentent le plus concernés par tous ces remous, et l'on se doit d'apporter ici une nuance d'importance. Si l'élite est anticonscriptionniste, il n'est pas certain que les événements furent perçus de la même façon par la population franco-américaine en général. Malgré une certaine sympathie, la déception est perceptible face au manque d'enthousiasme à défendre le Canada. Pour un Franco-Américain, faire défaut à la fidélité envers son pays est impensable ; contester les autorités ou n'affirmer que sa différence en temps de guerre apparaissent comme une trahison. De plus, beaucoup sont maintenant américains de naissance, et une grande partie ne s'identifie aucunement à la patrie de ses ancêtres. Le Canada demeure tout au plus une origine, une *ascendance* que possèdent en définitive tous les Américains.

Cette position est sans doute le cas de beaucoup de *Canadiens manqués*, l'expression désignant un émigré canadien ou un Franco-Américain qui ne parle, ou ne veut plus parler français, puisqu'une bonne partie du peuple établit, comme l'élite, une équivalence entre l'identité et la langue. Les Américains en général voient le Canada français de façon similaire, car son point de vue est pratiquement toujours inconnu du public américain. « Les bribes qui lui en parviennent sont perdues sous un monceau d'exposés nuisibles quand ils ne sont pas franchement hostiles[22]. » Enfin, il ne faut pas oublier que la conscription est demeurée pour les Canadiens français un symbole de la domination britannique. S'ils s'y opposent, on est alors en droit de s'interroger sur la pertinence de l'isolationnisme américain, ce même refus de se mêler des affaires de l'Europe, et auquel Roosevelt ne mettra véritablement fin qu'après que le pays aura été attaqué.

Dans leur vision du monde extérieur, les Franco-Américains sont dans l'ensemble fort sympathiques à la France. Toutefois, ils réagissent à la position française durant la guerre par toute l'expression d'ambiguïté qu'exigeait d'eux leur propre situation. Il est assez singulier de retrouver face à la politique française les mêmes clivages idéologiques qu'au temps des plus importantes divisions internes entre Franco-Américains. Rappelons qu'en 1923, l'Association canado-américaine, dont Elphège Daigneault est président de 1922 à 1936, avait pris fait et cause pour les *Croisés*, dans l'affaire de *La Sentinelle*. Parce qu'elle obligeait à des prises de position tranchées, la guerre ramenait d'une certaine façon les Franco-Américains au temps de cette lutte fratricide. En effet, l'Union Saint-Jean-Baptiste, dont le siège est à Woonsocket, Rhode Island, demeura plus près de Vichy. Le nord de la Franco-Américanie, lui, pencha plutôt du côté de la France combattante. À Manchester, l'Association canado-américaine en tête, *La Vie franco-américaine*, *L'Avenir National* et jusqu'au *Travailleur*, journal de Worcester, Massachusetts, publient des articles favorables à de Gaulle. En 1944, à la libération de la France, l'abbé Verrette écrira :

> Nous pouvons résumer le sentiment de tout Franco-Américain en affirmant que même s'il y eut des heures un peu confuses dans certains esprits, il n'y eut jamais de fléchissement dans l'amour, la sympathie et l'admiration des petits-fils de la France au sujet de sa renaissance et de son triomphe[23].

Une fois la guerre terminée, l'heure est aux constats. Les leaders patriotes ont vite compris les énormes dommages que cette guerre avait infligés à la structure franco-américaine traditionnelle :

> La deuxième *Grande Guerre*, plus encore que la première, a transformé les mœurs. Les races se sont mêlées, à l'usine comme à l'armée. La famille s'est un peu plus désagrégée. Le phénomène est universel. Il n'est évidemment pas favorable à la survivance franco-américaine[24].

Au fur et à mesure de la démobilisation des troupes américaines[25], l'élite franco a deux préoccupations. D'abord, elle se soucie de la réinsertion dans la vie civile de tous les vétérans franco-américains, désirant pour eux un avenir économiquement meilleur. Ensuite, considérant ces individus comme les dignes représentants de l'avenir du groupe, la relève pouvant assurer la survie de la communauté, elle désire ardemment les réintégrer dans son giron. Très tôt d'ailleurs, ces considérations semblent préoccuper l'élite plus que jamais ; l'abbé Verrette le souligne dès 1942 dans *La Vie franco-américaine* :

> La guerre va nécessairement bouleverser bien des choses. Ce n'est pas sans inquiétude que nous voyons tant de nos jeunes gens, arrachés de leurs foyers, de leur paisible et vertueuse existence pour être précipités sur tous les théâtres de guerre de l'univers. Quelle sera leur attitude au retour ? [...] Seront-ils préoccupés de reprendre leur modeste place au milieu de leurs compatriotes afin de conserver plus jalousement que jamais cette civilisation catholique, française et bien américaine dont ils sont issus ? Seront-ils plus anxieux de fonder des foyers, tels que ceux qui les avaient vu naître[26] ?

On se doute bien que l'univers de ces jeunes soldats franco-américains s'est trouvé bouleversé non seulement par les innombrables aventures qu'ils ont pu vivre à un niveau personnel, mais aussi par tous les changements que la guerre a apportés dans la société américaine. À l'époque, beaucoup ont servi d'interprète soit dans les camps de prisonniers, avec la population civile dans les villes et les villages conquis, ou encore aux côtés d'officiers américains. Il aura fallu un événement de cette importance pour que l'identité franco-américaine, emportée par le tumulte de la société américaine dans son ensemble, subisse des transformations irréversibles, que ce soit collectivement ou individuellement. À l'issue du conflit, les soldats rentreront du champ de bataille avec une vision élargie. Reléguant au second plan ce qui avait jadis constitué leur patrimoine de traditions et de valeurs ancestrales, les Franco-Américains se fondront dans le groupe majoritaire. « En conséquence, des centaines de nos foyers seront mal organisés ou assortis au lendemain de la guerre, des milliers des nôtres vont nous échapper. La guerre est toujours fatale aux minorités[27]. »

La Deuxième Guerre mondiale marquera donc le pas à une grave crise d'identité, une période d'éclatement des groupes minoritaires qui, en quittant leur milieu sécurisant, sorte de cocon protecteur contre l'extérieur, découvrent le monde. Elle sera l'incubateur qui favorisera l'éclosion de valeurs nouvelles. Se produiront alors des changements importants qui amèneront une redéfinition du devenir culturel des Franco-Américains. Au lendemain de la guerre, les Franco-Américains salueront pour la plupart fièrement l'arrivée de héros locaux, mais la cohésion du groupe continuera de s'effriter.

Les combattants « ont vu du pays », épousent des personnes en dehors de leur groupe ethnique, et l'influence grandissante de la radio, du cinéma, les amène à s'ouvrir sur le monde. Au milieu des années 1940, l'on constate qu'ils ne sont déjà plus Canadiens français, pas encore tout à fait Américains, mais typiquement Franco-Américains. Les Francos semblent déjà engagés sur la voie de la déstructuration de leurs institutions, dernière phase avant l'assimilation.

Une fois la période de survivance terminée, les Franco-Américains d'après-guerre nous font nous interroger sur la pertinence de les amener à se prononcer aujourd'hui sur un passé qui ne leur appartient plus, et dont l'évocation en irrite même certains. Bien qu'ils se soient maintenus contre vents et marées pendant plusieurs décennies en sol américain, et ce malgré les quelques soubresauts d'un certain réveil culturel dans les années 1970, « le Melting Pot cette mirifique marmite américaine semble avoir fait un ragoût des Franco-Américains avec les autres nationalités[28] ». La nouvelle génération éprouve le profond désir d'évacuer le plus rapidement possible toute identification ethnique autre qu'américaine, évitant alors le rapport avec cette position inconfortable de minoritaire qu'ont vécue leurs devanciers. Bien sûr, d'autres Francos vont continuer de servir leur patrie dans plusieurs domaines, notamment comme militaires des États-Unis, mais sans peut-être même se douter de tout le passé dont ils sont tributaires. Le poids des années a vu s'éroder les luttes pour la survivance et, aujourd'hui, un vétéran du Viêt-nam comme Charlie Léveillé, de Manchester, peut exprimer cette vision largement répandue : « Lets put it that way : I am an American of french descent. » À part une certaine élite, toujours fière de son héritage et faisant montre d'un certain dynamisme francophile, on semble maintenant avoir résolu le dilemme identitaire pour de bon.

Il appartiendra maintenant à l'histoire d'établir si les Franco-Américains, à l'instar de toutes les autres minorités des États-Unis, sont désormais plus heureux en s'étant dilués dans le grand tout américain. Ces Francos d'hier se sont longtemps attachés à des exploits mythifiés, souvent d'ordre militaires qui, pour être vrais, ne sont plus réalistes dans une société moderne. Cette culture ambivalente, attachée à la fois aux valeurs d'un Canada français révolu et d'une Amérique en mouvement ne pouvait être que transitoire. Depuis, et ce malgré plus de six millions de descendants présumés[29], cette minorité, que certains qualifièrent de « la plus discrète des États-Unis », a été aspirée par la force d'attraction du géant américain. Faut-il voir l'expérience franco-américaine comme une simple leçon du passé, ou comme un avant-goût de ce qui attend le 2 % de la population d'Amérique du Nord qui parle encore français ? Pour un peuple, la tentation est souvent grande de mouler l'histoire à ses désirs, quels que soient les sacrifices de

survivance qu'il fit pour que l'on parle encore de lui, et malgré ses rêves qui ne sont pas encore advenus.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Cette affaire de *la Sentinelle* (1923-1929) fut un épisode extrêmement douloureux dans l'histoire franco-américaine. Amorcée par une dispute sur le contrôle et le financement d'institutions scolaires, elle oppose M^gr^ Hickey, évêque de Providence au Rhode Island, aux *Croisés*, une société secrète composée de Francos, qui fondent le journal *la Sentinelle* afin de défendre leurs positions. Le conflit bifurque assez rapidement vers une lutte idéologique sévère entre deux factions, principalement constituées par l'élite francophone de la Nouvelle-Angleterre, au sujet de l'existence anticipée de la nation franco-américaine. Elle met en opposition radicaux et modérés de la survivance. Élie Vézina, partisan de l'américanisation, croit que les Franco-Américains doivent s'adapter à leur milieu. Elphège Daignault, chef des Sentinellistes, pense que jamais le groupe franco-américain ne pourra survivre comme entité ethnique s'il se détache du Québec. Avec le temps, la victoire des modérés fera de la survivance un rêve de moins en moins possible.
2. On a pu en recruter assez pour former deux régiments. Virginia DeMarce a identifié plus de 1800 Canadiens français qui luttèrent aux côtés des rebelles. Armand Chartier, *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre 1775-1990*, Sillery, Septentrion, 1991, p. 14.
3. Alexandre Goulet, *Une Nouvelle-France en Nouvelle-Angleterre*, Librairie de jurisprudence ancienne et moderne, Paris, 1934, p. 7 et 8. Précisons que la bataille de Yorktown, le 19 octobre 1781, consacre le départ définitif des Anglais du territoire des États-Unis. Clément Gosselin, lui, a été membre de la prestigieuse Society of the Cincinnati, une amicale France–États-Unis fondée en 1783, regroupant les officiers de la guerre d'Indépendance et leurs descendants.
4. Le colonel Wilfrid Bovey de l'Université McGill croit que ces chiffres comprennent tous les soldats nés au Canada ou venus du Canada sans distinction d'origine, ce qui pourrait diminuer substantiellement le nombre de Canadiens français impliqués dans la guerre. E. Z. Massicotte, « Les Canadiens et la guerre de Sécession », *Bulletin des Recherches historiques*, Lévis, vol. 42, n° 10, 1936, p. 538.
5. Le *Ô Canada* fut joué pour la première fois le soir du 24 juin 1889 à un banquet au Pavillon des Patineurs à Québec, par des musiciens de la Fanfare de Fall River, Massachusetts, ainsi que celles de Beauport et du 9^e^ Bataillon. Adrien Verrette, *La Vie franco-américaine 1942*, Manchester NH, CPSFA, 1942, p. 328.
6. Pour la littérature sur la guerre de Sécession et les Canadiens français, voir Rémi Tremblay, *Un revenant* (1884), où il est question de chevauchées militaires. Albéric Archambault, *Mill Village* (1943). Dans ce roman, le général Lee, capturé par une recrue canadienne, regagne sa liberté en lui disant que son vrai nom est Lizotte. Maurice Poteet, *Textes de l'exode*, Montréal, Guérin, 1987, p. 161.
7. Pendant cette guerre, le gouvernement canadien a fait emprisonner certains recruteurs de chair à canon, pour freiner des pratiques d'enrôlement douteuses. Les ruses employées pour recruter des soldats furent telles que le gouvernement britannique dut protester. E. Z. Massicotte, *op. cit.*, vol. 42, n° 11, p. 684. Il faut aussi noter que malgré la proximité géographique, les Canadiens français ne se joindront pas tous à l'armée du Nord. On retrouve la trace de quelques-uns dans l'armée des Sudistes. Napoléon Barbeau de Saint-

Constant, ainsi qu'Isaïe Pigeon, qui se battit sous les ordres du général Beauregard, ont fait partie de ces troupes sudistes. E. Z. Massicotte, *op. cit.*, vol. 42, n° 10, p. 538 et vol. 43, n° 6, p. 222.

8. Rosaire Dion-Lévesque, « Le major Edmond Mallet », *Silhouettes franco-américaines*, Manchester NH, ACA, 1957, p. 605.

9. Pendant la guerre hispano-américaine de 1898, Georges Charette de Lowell, Mass., était parmi ceux qui bloquèrent la flotte espagnole dans le port de Santiago en coulant le *Merrimack*. D'autres ont participé à la guerre contre le Mexique et quelques-uns se sont joints à l'expédition française envoyée à Mexico par Napoléon III. Maurice Poteet, *op. cit.*, p. 350. On en retrouve aussi dans les conflits contre l'Espagne, dont le journaliste Olivar Asselin, et Charles Gauvreau qui fit la campagne de Cuba et celle des Philippines. Gabriel Nadeau, « Chronique franco-américaine », *Culture*, Québec, ARSRPC, vol. 3, 1942, p. 527.

10. Nous emploierons ici ce terme générique, utilisé depuis environ 1900, pour désigner les émigrés d'origine canadienne-française (surtout québécoise) et leurs descendants, principalement ceux qui se fixèrent en Nouvelle-Angleterre : « Français de cœur, Canadien par accident, Américain par nécessité, le Canadien français des États-Unis est orgueilleux de son origine, fidèle aux traditions, tout en étant attaché à sa patrie d'adoption. » Hugo A. Dubuque, préface à *Histoire et statistiques des Américains-Canadiens du Connecticut, 1885-1898*, Worcester, Mass., Imprimerie de *L'Opinion publique*, 1899, p. 14. Repris dans Maurice Poteet, *op. cit.*, p. 25.

11. « L'évaluation de cent mille volontaires, comme celle de quarante mille pendant la guerre civile ne repose sur aucune base précise », Robert Rumilly, *Histoire des Franco-Américains*, Montréal, s.é., 1958, p. 308.

12. *La Vie franco-américaine 1944*, p. 81.

13. *Ibid.*, *1946*, p. 132. Au cours d'un sermon à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste 1945, l'abbé Gilles Simard, vicaire à Saint-Augustin, fait ressortir que de 13 % à 14 % de la population des paroisses franco-américaines de Manchester portent l'uniforme depuis l'attaque sur Pearl Harbor. *L'Avenir National*, Manchester NH, 25 juin 1945, p. 1 et 2.

14. Ce discours eut une certaine répercussion dans la presse anglaise et française puisque dans l'ensemble, il reflète l'opinion du groupe franco-américain. Émile Lemelin, « Notre loyalisme Franco-Américain », *Le Canado-Américain*, Manchester, ACA, 15 juin-15 juillet 1940, p. 5-6.

15. Né à Saint-Rémi, près de Montréal, Jean Garand (1888-1974) émigre avec ses parents au Massachusetts. Possédant des aptitudes pour la mécanique, il travaille dans une firme de munitions et améliore le vieux fusil de l'armée américaine, le Springfield Rifle fabriqué depuis 1903. Le Garand Rifle est un fusil semi-automatique, mieux connu sous le nom de M-One. Fabriqué à l'arsenal de Springfield, Massachusetts, le fusil Garand tire de 80 à 100 cartouches de calibre 30 à la minute, avec une précision remarquable, à 400 mètres. Il sera adopté officiellement par l'armée américaine en janvier 1936, et améliorera considérablement l'efficacité du combattant américain. Celui qui changera plus tard son prénom pour John inventera d'autres armes à feu pour l'armée.

16. Armand Chartier, *op. cit.*, p. 257. Bien que républicain, on retrouve le père Morissette quelques années plus tard dans l'entourage de la famille du président John F. Kennedy. À la suite des entretiens qu'il aura avec lui, Kennedy développera de la sympathie pour les aspirations autonomistes du Québec moderne. Morissette est en même temps le confident du célèbre écrivain franco-américain Jack Kerouac, lui aussi de Lowell. Voir Jean-François Lisée, « La filière Kennedy », *L'Actualité*, 1er mars 1990, p. 36-41.

17. « La campagne des Liberty Ships », *Le Canado-Américain*, Manchester, ACA, 15 juin-15 juillet 1943, p. 4.
18. *La Vie franco-américaine*, 1942, p. 330.
19. Edward B. Ham, repris dans François Weil, *Les Américains*, Paris, Bélin, 1990, p. 200.
20. *La Vie franco-américaine 1944*, p. 477.
21. *Ibid.*, p. 478.
22. Consulter Burton LeDoux, « Le Canada français jugé par l'oncle Sam », *L'Action Nationale*, vol. 17, juin 1941, p. 526.
23 *La Vie franco-américaine 1944*, p. 429.
24. R. Rumilly, *op. cit.*, p. 545.
25. En 1945, il y avait autour de 12 millions d'hommes et de femmes dans l'armée américaine, les trois quarts dans l'armée et l'aviation, l'autre quart dans la marine et les Marines. En 1946, le total a chuté à 3 millions et, en 1947 à 1,5 million, demeurant stable jusqu'à la guerre de Corée.
26. *La Vie franco-américaine 1942*, p. 411.
27. Adrien Verrette, *La Vie franco-américaine 1942*, CPSFA, Manchester, 1942, p. X.
28. Jacques Ducharme, « Après trente ans », *Les Franco-Américains. La promesse du passé. Les réalités du présent*, National Materials Development Center, Bedford NH., 1976, p. 17.
29. Selon les données de 1980 du Bureau de recensement des États-Unis, 13,6 millions d'Américains ont répondu qu'ils étaient d'origine française, canadienne-française, acadienne, cajun ou créole. La moitié serait des descendants de Canadiens français. *La Presse*, 8 décembre 1983, p. E6.

Orientation bibliographique

L'historiographie demeure mince sur les Franco-Américains après 1930, puisque le sujet est somme toute assez neuf. Malgré tout, certains de ces ouvrages de base pourront initier le lecteur : Robert RUMILLY, *Histoire des Franco-Américains*, Montréal, s.é., 1958, 552 pages. Ouvrage commandé par l'Union Saint-Jean-Baptiste de Woonsocket, Rhode-Island, est surtout de l'histoire événementielle. Aussi, François WEIL, *Les Franco-Américains 1860-1980*, Paris, Bélin, 1990, 237 pages. L'auteur français apporte un regard socio-politique moderne, mais se concentre surtout sur l'attitude face à la France. Maurice POTEET (dir.), *Textes de l'Exode*, Montréal, Guérin, 1987, 505 pages, rassemble une pléthore de textes à teneur littéraire ou historique sur les Franco-Américains. Armand CHARTIER, *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre (1775-1990)*, Sillery, Septentrion, 1991, 436 pages. Franco-Américain et professeur de littérature, il a écrit une histoire générale assez complète de ses compatriotes. Yves ROBY, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930*, Sillery, Septentrion, 1990, 434 pages. Professeur à l'Université Laval, l'auteur nous offre une synthèse très fouillée, indispensable, sur le sujet. *La Vie Franco-Américaine*, volumes publiés de 1939 à 1952 et rédigés par l'abbé Adrien Verrette, demeure également une mine de renseignements fort utiles, puisqu'ils relatent les faits et gestes des Francos de cette période.

Sur la Première Guerre mondiale, voir Bernard LEMELIN, *Les Franco-Américains de Woonsocket, Rhode Island, et la Première Guerre mondiale*, Québec, Université Laval, 1987, 155 p. Plus précisément sur les Franco-Américains et la Deuxième Guerre mondiale, consulter : Daniel DÉRY, « Les Franco-Américains et la Deuxième Guerre mondiale : Manchester, New Hampshire, 1939-1945 », mémoire de maîtrise (histoire), Montréal, UQAM, 1999, 197 p. Steeve HARBOUR, « Les Franco-Américains de Worcester, Massachussets et la Deuxième Guerre mondiale », mémoire de maîtrise (histoire), Québec, Université Laval, 1992, 124 p.